

**LES
FOURBERIES
DU
POISSON
ROUGE**

De la même auteure :

Si tu revenais (novembre 2020)

Pour que tu m'aimes un peu (mai 2021)

Les fourberies du poisson rouge (octobre
2021)

Il a neigé sur mon île (décembre 2021)

Le rire du flamant rose (avril 2022)

L'imposture de la licorne (août 2022)

La malice de l'écureuil (février 2023)

L'ironie du panda (juin 2023)

Le hasard des sentiments (juillet 2023)

**LES
FOURBERIES
DU
POISSON
ROUGE**

Mélanie RAFIN

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2020. Tous droits réservés

www.plumelanie.fr

plumelanie22@gmail.com

Crédits photos : istock.com

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 979-10-424-0533-5:

PROLOGUE

DAMIEN

Pikachu, Tanguy ou brunette ?

Si un mec ose encore me vanter ses qualités de parfaite ménagère, je jure de l'étrangler. Nous avons déjà vu au moins une dizaine de candidats tous plus soporifiques que les précédents. Le fou rire de mon colocataire me confirme que je ne suis pas le seul à me trouver en plein choc post-traumatique. Le dernier prétendant vient de nous infliger un quart d'heure de description de figurines de Son Goku. Je suis à bout. J'interpelle mon acolyte :

— Super, l'idée de l'annonce pour louer la troisième chambre de l'appart, mec. Si je résume, on a rencontré deux Tanguy, trois fans de manga et deux dealers. Parfait !

— Détends-toi, Damien ! Au moins, nous avons bien rigolé ! Il nous reste une nana à voir, me rétorque Charles.

— Une fille ? Elle me plaît déjà ! Une nénette qui n'a pas peur de venir vivre avec deux gars doit être suffisamment cool pour nous supporter.

La sonnette de l'entrée interrompt cette sympathique conversation. Je ne laisse pas le temps à mon ami d'intervenir : la vision d'un mâle en survêtement et clope au bec risque de faire fuir la demoiselle. J'ouvre la porte et tombe nez à nez avec une petite brune avec de grands yeux bleus adorables. Son sourire me charme immédiatement même si je lis une pointe de tristesse dans son regard. En l'invitant à entrer, j'aperçois sur le palier deux énormes valises. Elle ne manque pas d'assurance. Elle a carrément traîné ses bagages avec elle. Tu vas d'abord devoir nous convaincre, ma jolie !

Nous réalisons un rapide tour du propriétaire. Ce n'est pas un château, mais je sais que la surface plus que correcte du lieu plaît. La chambre libre est meublée. Je vois qu'elle semble soulagée. Lorsque nous nous installons tous les deux sur le canapé, je remarque qu'elle ne paraît pas gênée le moins du monde de se retrouver face à deux individus inconnus. Charles arbore son regard de chacal en rut. Pour ma part, la question ne se pose pas. Nous allons pouvoir éviter le combat de coqs. Sans surprise, Charles démarre les hostilités :

— Bon, nous allons peut-être commencer par nous présenter. Je me lance. Je m'appelle Charles et j'ai 32 ans. Je suis prof de sport au lycée Sainte-Marie à deux pas d'ici. Je suis célibataire et comme tu l'as déjà remarqué, je suis le plus beau gosse de la coloc.

— Voilà, voilà ! Et surtout, le plus lourd ! Bref ! Je me prénomme Damien, je suis enseignant également, mais un vrai pour ma part, puisque j'inculque l'histoire et la géographie dans le même établissement que Charles. Nous nous sommes rencontrés durant notre première année de fac. En emménageant à Brest, après nos études, nous avons décidé de vivre ensemble pour ne pas déprimer seuls dans nos

minuscules appartements. Fabien, qui occupait la troisième chambre jusque-là, vient de partir s'installer en Nouvelle-Zélande. Nous cherchons donc un nouveau colocataire, mais nous aimerions éviter de recommencer notre quête dans deux mois. Par conséquent, nous voulons quelqu'un de fiable qui compte se poser un bon moment.

— N'hésite pas à faire fuir tout le monde avec ton discours de papa insupportable ! Et sinon, je te remercie infiniment pour le « vrai prof » ! Es-tu informé que je ne fume pas ma clope au bord du terrain en regardant les élèves courir ? rétorque Charles.

Nous nous tournons tous les deux vers la nouvelle arrivée. Cette dernière ne semble étonnamment toujours pas effrayée et répond immédiatement :

— Merci pour la présentation. Je m'appelle Laure. Je ne suis pas originaire de la région. Je viens d'arriver. Je reviens d'un voyage de six mois autour du monde. À la fin de l'université, j'avais besoin de m'aérer...

— Attends, tu finis seulement tes études ? Je ne voudrais pas passer pour un goujat, mais n'es-tu pas un peu vieille pour terminer juste maintenant ? la coupe Charles.

— Tu as avalé tes cachets ce matin, mec ? Tu es sérieux, là ? Tu comptes asséner encore d'autres remarques bien désagréables ou tu as atteint ton quota pour la journée ? je m'agace.

— Ne t'inquiète pas ! Je ne le prends pas mal. Il n'a pas tort. J'ai 30 ans. Oui, j'ai étudié longtemps. J'ai obtenu deux masters de lettres. Ce qui ne m'apporte pas grand-chose vu que je ne travaille pas pour le moment.

— Eh bah ! Tu sais te vendre, toi ! Tu cherches un logement en colocation sans recevoir de salaire. Comment comptes-tu t'acquitter de ton loyer ? intervient Charles.

Il n'a pas tort pour une fois. Nous avons besoin de cette troisième part de loyer. Eh merde ! Je sens que nous allons devoir refaire la déco pour nous adapter au fan de Pikachu ! J'appuie mon ami :

— Une fois n'est pas coutume, je rejoins Charles sur ce point. Une personne capable de payer nous est indispensable ! Tu comptes vendre un rein ?

— Ce n'était pas dans mes prévisions. Je sors à l'instant du fast food situé rue Jean-Jaurès. Je commence demain. Je serai en mesure de verser le loyer. Je ne vais pas vous mentir, j'ai besoin de cet appart. Je ne trouverai pas de logement seule à un prix envisageable. Je souhaite me poser un peu. Je sais que je ne remplis pas toutes les conditions. En plus, je suis une fille. Mais je vous promets que vous ne le regretterez pas. Je compte me faire toute petite. Par ailleurs, avec vos horaires, a priori nous travaillerons en décalé. Je ne risque pas de déranger.

— Je n'avais pas envisagé « le service de hamburger » comme débouché à proposer à mes élèves après un master. Ils vont devoir revoir leurs plaquettes de présentation à l'université, se moque Charles.

— Bon, avant que mon cher ami ne te sorte encore d'autres remarques charmantes, je te raccompagne. Nous allons réfléchir. Je te rappelle avant la fin de la journée.

Nous passons dans l'entrée. Elle s'arrête devant le bocal de Bubulle 3 qui trône sur le vieux buffet. C'est bien la première fois que quelqu'un semble s'intéresser à cette bestiole. Elle se tourne vers moi et me dit le plus sérieusement du monde :

— Sais-tu que le poisson rouge est une pute ?

Cette fille aurait-elle consommé des substances illicites avant de se pointer chez nous ? Que dois-je répondre à ça ? Je tente :

— Heu, non. D’ailleurs, je ne savais pas qu’ils avaient des relations sexuelles tarifées.

Elle ne relève pas ma blague pourtant exceptionnelle. Je n’arrive pas à décider si cette nana est très bizarre, droguée ou simplement, la plus grande comique de l’histoire de l’humanité. Toujours absorbée par les va-et-vient de Bubulle, elle poursuit :

— Dans mes jeunes années, j’avais gagné un poisson rouge lors d’une fête foraine. Je crois que mes parents avaient cédé, persuadés qu’il calancherait très vite. Puis j’étais toute petite, ils souhaitaient me faire plaisir. Nous n’habitions pas encore dans le Sud. Quatre ans plus tard, mon ami écaillé tournait toujours en rond dans son bocal pour mon plus grand bonheur et le désarroi de mes parents à chaque escapade de plus de deux jours. Nous ne partions quasiment jamais en vacances. Mais une année, nous avons dû nous absenter une semaine. Le problème, c’est que la bestiole a besoin de manger quotidiennement et peut difficilement être transportée. Ayant quand même bien pitié de ce mini truc qui tourne en rond toute la journée, mes géniteurs m’ont convaincue d’envisager de lui rendre sa liberté en le relâchant dans la rivière. Étant une nana consciencieuse, j’ai effectué des recherches approfondies pour vérifier si je ne risquais pas de tuer mon charmant compagnon malencontreusement. Et là, les bras m’en sont tombés. J’ai découvert quelque chose d’hallucinant : le poisson rouge est une pute. Avec son air de ne pas y toucher et ses blop blop permanents, je le pensais doux comme un agneau ! Que nenni ! Ce minuscule poisson peut bousiller tout un écosystème si on le relâche dans la nature ! Il gobe absolument tout ce qu’il repère ! Nous avons donc dû trouver une autre solution. D’ailleurs, j’ai aussi appris qu’il pouvait vivre vingt ans. Depuis, je ne vois plus ces

petites bêtes de la même manière. Je ne peux que respecter leur persévérance. Vous l'avez depuis longtemps, ce mignon Bubulle ?

Lorsqu'elle termine sa tirade sur la poiscaille, je ne sais pas si je dois éclater de rire ou m'incliner devant autant d'abnégation pour cette bestiole insupportable. Cette nana est un mystère sur pattes ! Qui postule pour une colocation et déblatère sur le rôle du poisson rouge sur Terre ? Elle tourne ses grands yeux candides vers moi. Ah ! Parce qu'elle attend réellement un échange constructif autour du poisson ? Bon, OK, j'entre dans son jeu :

— Alors, en fait, je te présente Bubulle, troisième du nom. Il y a trois ans, les élèves de Charles lui en ont offert un premier. Il passait son temps à les houspiller parce que selon lui, ils ne se montraient pas plus actifs que des poissons rouges. En fin d'année, ils se sont mis d'accord pour organiser une super bonne blague. Bref. Bubulle un n'a survécu que quelques semaines. Nous n'étions pas mécontents de nous en débarrasser. Mais c'était sans compter avec les transmissions d'informations entre les élèves. Depuis trois ans, chaque classe de Charles réitère la même blague. Celui-ci est donc le troisième. Il tient bien le coup, d'ailleurs, celui-là. Nous l'avons depuis déjà trois mois. Mais nous avons autre chose à faire que de nous triturer l'esprit pour lui chercher un nom.

— Vous devriez. C'est un spécimen spécial. Son regard dégage quelque chose de profond.

Bon, là, c'est officiel, cette nana est givrée. Ou pas. Elle se tourne vers moi et je remarque qu'elle met toute son énergie pour retenir son fou rire. Je réagis :

— Ah OK ! Je vois que tu te payes ma tête.

— Excuse-moi, mais c'était trop tentant. Je te rassure, je ne suis pas la femme qui parlait à l'oreille des poissons rouges. Il a un air aussi débile que ses congénères.

Décidément, cette fille m'étonne. À chaque instant, elle semble passer par des émotions totalement opposées. Je la raccompagne jusqu'à l'entrée. Ses yeux qui frisent ont laissé place à ce regard profondément triste que j'ai aperçu lors de son arrivée. Elle m'intrigue.

Je ferme la porte derrière elle. Charles m'interpelle immédiatement :

— Écoute, je renonce à choisir ! Franchement, entre les geeks, les fils à maman et la paumée, je ne crois pas qu'il y ait une bonne ou une mauvaise décision !

— Mouais, je vois ! Comme d'habitude, tu me laisses prendre la responsabilité.

— Ah ! Mais mec, c'est normal ! Tu es le seul à disposer d'un vrai métier ! Rappelle-toi ! Moi, je ne fais que courir après un ballon et m'amuser à torturer les élèves.

Il se marre en retournant vers sa chambre. Je le connais suffisamment pour savoir que mes remarques ne l'ont pas vexé le moins du monde.

Je repasse en revue les différents candidats que nous avons rencontrés. Le conseiller financier, vivant encore chez ses parents, dont je ne me souviens pas du prénom, constitue sans conteste le choix le plus logique. Son poste stable et son look de fils à maman nous assurent de recevoir un loyer régulier et de conserver un appart rangé.

Mais je ne peux m'empêcher de repenser à Laure. Même s'il ne pourra rien se passer entre nous, je reconnais qu'elle

est sublime. Mais ce n'est pas cela qui m'a le plus frappé. Elle possédait un je-ne-sais-quoi dans le regard qui m'a touché. Je me suis retrouvé dans cette petite étincelle qui semble s'être bien cachée sous une bonne couche de souffrance. Son apparente décontraction contraste totalement avec ce que me disent ses yeux. Elle n'a rien dévoilé de son passé (si ce n'est qu'elle détient une grande connaissance en matière de poisson rouge), mais je sens qu'elle en a bavé au moins autant que moi. Le seul hic réside dans l'incapacité de mon coloc à contrôler ses pulsions. Jeter une fille dans son antre revient à approcher un morceau de viande d'un lion en lui interdisant de le dévorer. Je vais devoir lui en toucher deux mots si je décide de lui louer la chambre.

PREMIÈRE PARTIE
UN AN PLUS TÔT

1

LAURE

Le café, c'est la vie !

Le serveur dépose devant moi le café commandé il y a plus d'une demi-heure. L'effervescence dans ce café ne garantit pas un service rapide. En revanche, il dispose de l'avantage non négligeable de me permettre d'y passer inaperçue quand je m'y installe plusieurs heures.

La rédaction de mon mémoire ne me laisse que peu de répit. Lorsque j'ai choisi d'étudier la place de la femme dans la littérature du XIX^e siècle, je ne m'attendais pas à être confrontée à une telle masse de documents à traiter. Les profs m'ont bien eue quand ils m'affirmaient qu'en master j'allais enfin pouvoir lever le pied.

Avant de jeter mon ordinateur par terre, je décide de laisser Balzac de côté et je m'accorde une pause en ouvrant la page du site de soutien scolaire que m'a conseillé Sebastian. Il passe davantage de temps à la recherche d'une nouvelle

greluche pour lui tenir compagnie dans son lit qu'à étudier. Néanmoins, je sais que je peux lui faire confiance pour trouver un moyen de gagner de l'argent sans trop se fouler.

Pour ma part, je découvre un univers jusqu'alors inconnu. Je n'ai jamais eu besoin de travailler. Mes parents, propriétaires du plus gros vignoble de la région et surtout issus d'une famille plus qu'aisée, n'ont jamais voulu entendre parler d'un quelconque job étudiant. Mais j'aspire à davantage d'autonomie.

En remplissant le formulaire du site, je repense à notre accrochage de la semaine dernière. Je sens les larmes brouiller mon regard. J'évacue ces pensées de mon esprit.

La liste de questions qui s'affiche devant moi est digne d'un interrogatoire de la Gestapo. Premier point : présentez-vous. Bonjour, je m'appelle Laure de Berneville. Oui, oui, je viens d'une lignée de nobles et je suis fière de l'être. Je passe tout mon temps à étudier les lettres classiques, plus pour fuir ma famille que par réel amour de la littérature. Pour m'orienter vers quoi plus tard ? Aucune idée. De toute manière, mon entourage se fiche complètement de mes études. Mes parents me prédestinent à reprendre la direction du vignoble et se fichent complètement de savoir ce que j'en pense. Sinon, je suis brune, minuscule et plantureuse comme dirait avec délicatesse ma chère mère. Je mesure un petit mètre cinquante. Ce qui me vaut de la part de mon entourage toute une flopée de sobriquets tous plus charmants les uns que les autres. La palme revient sans conteste à mon meilleur ami Sebastian qui me surnomme RB considérant que je possède la taille idéale pour lui servir de repose-bras. Il est peu probable que cette présentation me permette de décrocher le poste. Je

vais me contenter d'indiquer mon nom, mon âge et les études que je poursuis actuellement.

Je passe à la question suivante : êtes-vous mobile ? Vont-ils apprécier si je leur réponds oui et non ? Le domaine familial se situant à plus de cinquante kilomètres de Perpignan, j'ai espéré disposer d'une voiture lors de mon emménagement en ville au début de mes études. Que nenni ! Le paternel a estimé que mon logement se situant à moins de deux cents mètres de l'université, je n'avais nullement besoin d'un véhicule. Il considère déjà mes études comme inutiles. Il n'allait pas en plus laisser sa fille se déplacer librement au risque de la voir se pervertir dans les lieux de débauche du petit peuple. Il a poussé la logique jusqu'à m'assigner l'un de ses chiens de garde, prié de me conduire et de ne pas me quitter des yeux. Je lève le regard vers Stephen qui feint d'être plongé dans la lecture de son journal trois tables plus loin. Le molosse est passé maître dans l'art de me faire croire qu'il ne me surveille pas. Je ne suis pas dupe. Je ressens en permanence son regard sur moi.

Question suivante : que disent vos amis de vous ? Sebastian dirait qu'au-delà de mon besoin obsessionnel de tout contrôler, je possède une capacité d'analyse proche du génie. Il est persuadé que je peux juger une personne au premier regard. Il me rabâche qu'il n'a jamais rencontré de « nana aussi insupportable qu'exceptionnelle ». Il ne peut pas se montrer objectif. Nous avons quasiment grandi ensemble. Son père était déjà le gardien du domaine de La Blanche quand mes parents en ont hérité. Je n'avais que 5 ans et lui 7. Il habitait dans la maison au fond du parc. Je ne crois pas que m'avoir vue réaliser des galipettes en petite culotte sur la pelouse lui permette de m'évaluer correctement.

Alors que je suis toujours à la recherche d'une réponse plus acceptable à ce questionnaire, le grognement de Stephen me stoppe dans mon élan. Sebastian vient comme à son habitude de le saluer en le gratifiant de deux bises sonores. À sa suite, Élise et Owen font leur entrée. Ils sont hilares. Mon meilleur ami se dirige droit sur moi et s'installe sur l'accoudoir de mon fauteuil. En guise de bonjour, il m'assène une grande tape dans le dos. Je décolle de mon siège. Sebastian ne tient absolument pas compte de mon regard assassin et commence la lecture de mon écran :

— Dis-moi, RB, tu crois vraiment que quelqu'un va accepter de te confier ses gamins ?

— Oh ! Mais dis donc, tu es excessivement drôle !

Lorsque je tourne la tête vers lui, je remarque qu'une grande brune est accrochée à lui et lui lèche littéralement le cou. Je chuchote à l'oreille de mon ami :

— Tu feras attention, une personne est en train de se frotter à toi comme un chien à une jambe.

— Ah ! Ça ? C'est Clara. Je l'ai rencontrée hier soir. Je crois qu'elle m'aime bien, effectivement.

Sebastian ponctue sa phrase par un clin d'œil à l'attention d'Owen. Donc on ne s'embête même plus à faire semblant de respecter les femmes. La demoiselle vient de se transformer en « ça ». Cette dernière ne semble même pas se rendre compte que nous parlons d'elle et attaque le léchage des oreilles de mon ami. Chaque nana qu'il ramène semble encore plus folle de lui que la précédente. Pourtant, il les traite comme du bétail. Personne ne peut égaler ses capacités de séduction. Je crois que je n'en ai jamais vu aucune lui résister. Même si je ne l'ai jamais envisagé autrement que comme un ami, je dois reconnaître qu'il possède tous les attributs du mâle idéal. Il mesure un bon mètre quatre-vingt-dix et

entretient ses abdominaux comme on prend soin d'un bébé. Ses cheveux noirs faussement décoiffés, son teint hâlé, son sourire coquin et son regard sombre, limite mystérieux, constituent des atouts indéniables pour mettre toujours plus de filles dans son lit. Depuis quelques semaines, elles défilent encore plus qu'à l'accoutumée. Monsieur a décroché un poste de barman au « Chat noir », la boîte branchée de Perpignan. Il distribue son numéro en même temps que les cocktails. Face à l'affluence des appels, je lui ai même conseillé d'engager une secrétaire.

Élise s'installe face à moi et me dit :

— Il était temps que l'on te rejoigne. Je n'en peux plus de ces deux Ostrogoths. Qu'est-ce que tu trafiques sur ton ordi ? Toujours plongée dans ta littérature ? Tu envisages de suivre un troisième master ?

— Ne te moque pas. Je vais bien être obligée d'arrêter les études à un moment.

Elle me sourit. Elle sait à quel point je panique à l'idée de devoir affronter mes parents. Ils ne sont pas prêts à accepter mon refus de reprendre le domaine familial. Je n'ai trouvé que l'excuse des études pour réussir à reporter le moment où je devrai leur parler. Résultat : je me retrouve à 29 ans bientôt titulaire de deux masters tellement spécialisés qu'ils ne m'ouvriront pas la porte de beaucoup de postes. Je reprends :

— Pour une fois, je ne rédige même pas mon mémoire. Je tente de m'inscrire pour donner des cours particuliers à des jeunes. D'ailleurs, je bloque un peu sur les questions.

— Vas-y, balance ! On va t'aider, intervient Owen.

Je le regarde, perplexe. Je doute de ses capacités à répondre à une telle annonce. Ce mec passe sa vie à suivre Sebastian comme son ombre. Nous l'avons rencontré il y a cinq ans

lorsqu'il officiait en tant que videur dans l'un de nos bars favoris. Depuis, je le soupçonne de rester collé à Sebastian pour ramasser les restes. Il récupère toutes les nanas à qui mon ami ne daigne pas accorder le moindre intérêt. Pourtant, il est loin d'être repoussant. Avec ses cheveux blonds attachés en queue de cheval et son regard bleu acier, on lui donnerait le Bon Dieu sans confession. Même si je me suis habituée à sa présence permanente, il continue de m'agacer. J'ai le sentiment qu'il me regarde sans cesse comme un lion prêt à bondir sur sa proie.

Je leur lis tout de même la dernière question. Élise commence à formuler sa réponse quand Owen lui coupe la parole :

— Facile, ça ! Ce que l'on pense de toi : bien trop coincée du derche, bien trop frigide et surtout tellement sûre de toi qu'on a envie de te gifler !

— C'est toujours un plaisir de compter sur tes conseils avisés, Owen.

— En plus, tu n'en sais rien ! Je ne crois pas que tu te sois rapproché suffisamment de Laure pour être en mesure d'affirmer qu'elle est frigide ! me défend Élise.

Elle accompagne sa remarque d'un regard de tueuse à destination d'Owen. Il ne moufte pas. Je crois qu'il a peur de mon amie. Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais du haut de son mètre soixante elle réussit à mener les mecs à la baguette. Je lui souris. J'aime l'avoir auprès de moi. Depuis notre rencontre en première année de master, nous ne nous sommes plus quittées. Dès notre premier cours, j'avais aperçu une métisse à la crinière noire foncer droit sur l'importun qui tentait de récupérer mon numéro de téléphone avec toute la finesse qui caractérise le chacal en chasse. Lorsqu'elle s'était imposée à mes côtés, il avait fui comme un cheval devant une

cravache. Elle a dû être dompteuse dans une vie antérieure. Elle maîtrise l'art de la répartie mieux que quiconque.

Mon amie s'approche de moi pour m'aider à finaliser mon inscription. Une demi-heure plus tard, lorsque je relève la tête, Sebastian a disparu. Je constate avec bonheur qu'il ne juge toujours pas utile de nous informer de ses déplacements.

2

LAURE

Courage... fuyons !

Je sens mon ventre se tordre à mesure que nous nous rapprochons du domaine familial. Les convocations parentales s'avèrent rarement positives. Lorsque j'ai reçu un message de mon père m'invitant pour le déjeuner (enfin, je ne sais pas si je peux considérer « Demain midi, ne sois pas en retard » comme une invitation !), j'ai immédiatement craint une énième friction. Mes géniteurs s'opposent de plus en plus à mon besoin d'indépendance.

Pour tenter de calmer mon angoisse, je pose mon regard sur Stephen concentré sur sa conduite. Même si sa présence m'insupporte, je dois reconnaître que son sang-froid à toute épreuve possède au moins le don de me détendre. Pour un homme d'une quarantaine d'années, il a conservé de beaux restes. Du haut de ses deux mètres, il domine son monde en

arborant un air dédaigneux en permanence. Je dois avouer que si je n'avais pas une folle envie de lui faire bouffer son volant, sa bouche pulpeuse pourrait presque m'attirer. Ses petites rides au coin des yeux laissent envisager qu'il ne se comporte pas tout le temps aussi sérieusement. En observant ses immenses mains, je m'interroge sur ce qu'il peut faire avec. Il doit pouvoir poser de la tapisserie sans aucun instrument l'aidant à maroufler. Il peut certainement même jouer au tennis sans raquette. Avec une seule de ses mains, il empoignerait sans problème mes deux seins en même temps. Ouh là ! Je m'égare. Allez ! On se concentre, Laure, tu t'apprêtes à affronter tes deux dragons préférés.

L'effluve si particulier des vignes printanières s'insinue par la fenêtre entrouverte. Nous ne sommes qu'en avril ; pourtant, je reconnaîtrais entre mille la senteur si spéciale des raisins encore verts. Je revois des images de parties de cache-cache avec Sebastian dans le vignoble. Le printemps annonçait pour nous l'amorce de la liberté. Mes parents commençaient leur observation permanente de leurs bébés pour choisir le moment idéal pour l'épamprage. À partir de fin mars, je ne constituais pour eux qu'une complication de plus à gérer. J'avais donc pris l'habitude de me réfugier chez Sebastian et son père pour éviter les foudres paternelles.

Certaines odeurs ont ceci de particulier qu'elles parviennent à nous rappeler autant de bons que de mauvais souvenirs.

En apercevant enfin le grand portail de l'entrée du domaine de La Blanche, je remarque que je me sens de plus en plus étrangère à ce monde. Deux ailes formant un L constituent la bâtisse d'origine aux pierres rosées. La mégalomanie de mon père n'ayant pas de limites, il a construit à notre arrivée un

nouvel édifice ultra moderne faisant figure de grosse verrue face à la beauté de l'architecture raffinée d'origine. L'immense piscine qui trône au centre permet de confirmer le mauvais goût de mes parents. Ils adorent le luxe et le font savoir !

Ma mère attend droite comme un i en haut de l'escalier devant l'entrée. Sa tenue du jour n'augure rien de bon. Lorsqu'elle sort les talons de dix centimètres, c'est qu'elle veut me dominer. Je sais d'où me vient ma taille de Lilliputienne.

Lorsque Stephen gare la voiture en bas des marches, je comprends que je dois tirer un trait sur mon espace vital pour les deux prochaines heures. Maman m'ouvre la portière et ne me laisse déjà pas le temps d'en placer une :

— Ma chérie, tu as un quart d'heure de retard ! Tu peux me dire ce que tu as fichu ? Ton père fait les cent pas dans la salle à manger. Josiane a préparé un soufflé pour l'entrée. Tu as conscience qu'un soufflé servi en retard n'est plus soufflé ! Bref, allons-y ! Nous allons passer à table directement. Dis donc, cette tenue ne te met pas vraiment en valeur !

Le ton est donné. Respire, Laure.

Mon père préside déjà la grande table de la salle à manger. Face à son air renfrogné, je décide de me limiter à un bonjour éloigné. Je m'étonne tout de même de ne pas récolter une remarque paternelle venant confirmer mon crime du jour : l'assassinat du soufflé.

Pendant que nous dégustons le soufflé, plus du tout soufflé, ma mère poursuit sa diarrhée verbale en m'expliquant toutes

les difficultés qu'ils rencontrent pour recruter des saisonniers pour les vendanges. Je n'ai pas encore entendu le son de la voix de mon père lorsque maman commence sa tirade habituelle sur Éric, leur chef des cultures qui ne leur communique toujours pas de calendrier clair pour les récoltes. Ce dernier se contente comme chaque année de lui répondre que la vigne est capricieuse et que c'est à l'homme de s'adapter à la nature et non l'inverse. Je l'ai toujours apprécié. Il est l'un des seuls à pouvoir faire taire mes parents. Ne maîtrisant absolument pas les subtilités de la vigne, ils sont forcés d'obéir à leur chef des cultures. Quel bonheur de trouver enfin quelqu'un capable de les contraindre à suivre sans discuter !

Le dessert englouti, mon père se racle la gorge et se redresse. Attention, impact dans trois, deux, un...

— Laure, nous avons à te parler.

Oh bah, tiens ! Quelle surprise ! C'est parti ! Contrôle de la vie de Laure : round 1.

— Papa, je suis ravie de voir que tu n'as pas perdu ta voix ! Je suppose que vous désirez de nouveau m'enquiquiner avec mon avenir ! Est-ce que je vais pouvoir venir déjeuner avec vous une seule fois sans craindre que le sujet revienne encore sur le tapis ? Nous avons déjà abordé cette question la semaine dernière. Je crois que je me suis montrée claire. Je ne souhaite pas reprendre le domaine.

Attention, intervention maternelle dans trois, deux, un...

— Laure, s'il te plaît, écoute ton père ! Toutes ces disputes me fatiguent.

Même si je bous intérieurement, je tente de conserver un ton apaisé pour lui répondre :

— Je l'écoute tout le temps, maman ! Mais je ne vois pas ce que nous pouvons ajouter de plus ! Nous avons déjà effectué cent fois le tour de la question. J'ai compris que vous désiriez partir en retraite et trouver quelqu'un pour reprendre la direction du domaine. Je sais aussi que je suis votre fille unique et que vous auriez aimé que j'endosse ce rôle. Mais je vous le répète, ce ne sera pas le cas ! J'aspire à autre chose.

— Justement, nous serions curieux de connaître tes projets d'avenir ? À 29 ans, tu poursuis toujours des études. Un jour, tu devras bien cesser ! rétorque mon père.

— Je continue mes études justement parce que je ne sais pas encore la voie que je veux suivre. Mon master se termine en juin. J'aviserais à ce moment-là.

— Je ne comprends pas pourquoi tu bloques sur le vignoble. Tu y as passé toute ton enfance. Tu ne devrais pas souhaiter qu'il soit vendu à un inconnu. Tes souvenirs sont ici, ma chérie, tente ma mère.

— On est d'accord, maman ! Mais de quels souvenirs parles-tu ? Tu évoques les moments où papa me hurlait dessus parce que je ne me situais pas au bon endroit au bon moment ? Tu veux parler des instants où je devais me débrouiller seule parce que : « Tu comprends, ma chérie, nous n'avons pas de temps pour toi en ce moment » ? Ou peut-être veux-tu parler des fois où vous m'exiliez chez Sebastian pour pouvoir loger davantage de saisonniers ? Je ne suis pas votre fille unique, maman ! Le domaine de La Blanche est votre second enfant et il a accaparé tout votre temps et votre énergie. Je refuse d'accepter cette vie !

Je regrette immédiatement mes mots. Le regard de ma mère se trouble. Mon père se ferme et quitte la pièce. Je

n'aurais pas dû. Je sais pourtant que les ressentiments n'apportent rien de positif. Je suis une idiote. Maman se rapproche de moi :

— Tu as raison, ma chérie.

Pardon ? J'ai raison ? Heu, qui a transformé ma mère ? Cette femme douce et compréhensive a pris la place de ma démonsse de génitrice capable de se métamorphoser en harpie dès que quelqu'un se permet de la contredire. Je n'ose plus bouger, plus parler. J'attends la suite.

— Nous avons pris conscience ces derniers temps que nous t'avons négligée au profit du vignoble. À défaut de pouvoir réparer nos erreurs, je crois que nous te devons au moins des explications.

— Tu ne me dois rien, maman. Je me suis montrée injuste et puérile. Je n'ai manqué de rien dans mon enfance. Je ne devrais pas vous faire de reproches.

— Tu en as le droit ! Viens avec moi. Je veux que tu voies quelque chose.

Je traverse les pièces de la bâtisse à la suite de ma mère avec appréhension. Je suis allée trop loin. Mon objectif n'était pas de les blesser. En revanche, je suis surprise de leur réaction. Quelque chose a changé.

En pénétrant dans le bureau du patriarche, je ressens cette pointe d'anxiété qui m'assaillait déjà, étant enfant. L'entrée dans ce sacro-saint lieu n'était pas autorisée.

Ma mère prend place sur le fauteuil derrière l'immense table de travail et me fait signe de m'installer. Après quelques minutes de silence qui semblent durer des heures, elle prend enfin la parole :

— Nous avons besoin que tu envisages sérieusement l'éventualité de reprendre le domaine.

— Je l'ai envisagée, maman, je te le promets. Mais je te le répète, je ne veux pas. Je ne suis pas adaptée à cette vie. Je souhaite vivre libre.

— Je ne comprends pas en quoi le domaine de La Blanche pourrait t'enlever ta liberté ?

— Tu plaisantes, maman ? Vous ne partez jamais en vacances. Vous n'avez plus d'amis depuis bien longtemps. Je ne peux pas voir le vignoble autrement que comme une prison. Dorée, certes, mais c'est une prison tout de même.

— Tu as tort, ma chérie. Nous avons été heureux ici.

— Peut-être... mais ce n'est pas ce que je souhaite. Est-ce que tu peux l'envisager ?

— Je l'ai compris, Laure. Mais tu sais à quel point ce domaine compte pour ton père.

— Je le sais, même si je ne comprends pas bien pourquoi. Vous n'avez hérité de ce domaine qu'il y a une vingtaine d'années.

— Oui, mais ton père y a grandi. Je ne vais pas te refaire le récit de ses jeunes années, mais tu sais à quel point Mireille comptait pour lui.

— Oui, je la connais, cette histoire, maman. Lorsque ses parents sont décédés dans un accident deux ans après sa naissance, il a été placé en foyer en l'absence de tuteurs légaux. Sa tante, fâchée avec sa mère depuis leur jeunesse, a décidé de le recueillir. Il a grandi auprès d'elle au domaine de La Blanche.

— J'ai conscience que tu connais cette partie de l'histoire. En revanche, tu ne sais pas pourquoi ton père se sent le devoir de faire perdurer ce vignoble et surtout de le conserver dans notre famille.

— Je serais tentée de te répondre que son besoin de contrôle permanent n'égale que sa soif constante de reconnaissance.

Le regard noir que me lance ma mère me dissuade d'ajouter quoi que ce soit.

— Après la mort de ta grand-tante, ton père était opticien et appréciait son travail. Quand le notaire lui a annoncé qu'il était le seul héritier, il ne souhaitait pas changer de vie et reprendre le domaine. Mais l'adjudicateur lui a remis une lettre écrite par Mireille. Elle le suppliait de ne pas laisser le vignoble passer dans les mains d'étrangers. Elle lui révélait aussi les raisons de sa brouille avec sa sœur, ta grand-mère. Les deux frangines n'avaient pas réussi à s'entendre lors du décès de leurs parents. Mireille souhaitait maintenir le domaine dans la famille, mais ta grand-mère voulait récupérer l'argent de la cession pour changer de vie. Après des mois de conflits, Mireille a dû se résoudre à vendre une bonne partie des terres à des investisseurs japonais pour pouvoir racheter la part du domaine appartenant à ta grand-mère.

— D'accord, maman ! Mais je ne vois toujours pas pourquoi papa se sent l'obligation de garder La Blanche dans la famille. Tu ne me parles que d'une histoire d'argent !

— Laisse-moi finir, ma chérie. Lorsque Mireille est enfin devenue propriétaire du vignoble, les parcelles étaient, de fait, bien trop petites pour fabriquer suffisamment de vin pour tenir le domaine à flot. Mireille a travaillé d'arrache-pied pour réussir à développer la production. Dix ans plus tard, elle était